

LE CANARD

MONTRÉAL, 12 JUILLET 1879.

Avis de l'Administration.

Le prix de l'abonnement au "Canard" est de 50 centins par année (payable d'avance), et le prix à la douzaine, pour les agents, est de 8 centins, payables toutes les quatre semaines.

Les numéros non vendus, n'étant pas repris, les agents sont priés de ne demander que juste le nombre de copies qu'ils peuvent disposer.

M. F. X. SAUVIAT, 94 Rue du Pont, St. Roch, est notre agent-général à Québec. Il est autorisé à recevoir les argents et à donner des reçus pour abonnements, annonces, etc.

GODIN, MONDOU & C^{ie}.
Edit.-Propriétaires.

Correspondance de Ladébauche.

LONDRES, 11 Juillet, 1879,

MON CHER CANARD.

J'ai interrompu ma correspondance la semaine dernière au moment où Johnny et Tilley montaient dans le salon de la bourgeoisie. Je les suivis sur la pointe des pieds. Comme mes souliers de heu ne craquaient pas sur le plancher, Victoire et les autres ne m'entendirent pas monter. La porte du salon était entr'ouverte et je pus saisir toute la conversation qui était comme suit :

VICTOIRE.—Ca me fait plaisir de rencontrer des anglais. Les canadiens sont toujours à moitié peignés. Vous autres vous portez des "tuyaux de castor" et vous avez toujours l'air bien "clippés."

Donnez-moi donc des nouvelles de mon chantier de Bytown et parlez-moi un peu de mon gendre.

Voyons qu'est-ce que fait Delorme ?

JOHNNY.—Delorme y "homme."

VICTOIRE.—Je ne comprends pas comment y "homme."

TILLEY.—Mais oui, y "homme" c'est à dire qu'il a laissé l'ouvrage pour aller faire une "tripe" en bas de Québec.

VICTOIRE.—J'ai entendu dire que les foreman à Bytown lui avaient mené le sorcier à propos de l'affaire à Luc.

JOHNNY.—Savez-vous, Madame, que votre petit jeune homme est difficile à conduire. Je vous assure qu'il ne se mouche pas avec des quartiers de terrine. Quand il a quelque chose dans le "coco", c'est dur de l'en arracher. J'ai essayé de lui faire comprendre qu'il devait à tout prix "shipper" Luc du chantier de Québec. Il a refusé net. Nous avions affaire à une vraie tête de pioche.

VICTOIRE.—Je commence à avoir des inquiétudes sérieuses sur le compte de mon gendre. Vous



LE CHIEN DE LUC.

JOLY.—Tiens, Luc, regarde donc ton chien s'il est "saffre." Il a déjà vidé ces trois terrines. S'il vide la quatrième il pourrait bien atraper une indigestion.

êtes constamment à l'achaler à propos de Luc. Il y a un bout pour "maganner" Delorme. Je suis arrivée à une décision sur cette question. Ma décision est que je ne décide rien. Delorme s'occupera de la chose et en fera des choux et des raves.

TILLEY.—Baillotte! nous voilà joliment plantés à présent, si Delorme a l'idée de garder Luc à Québec.

JOHNNY.—Madame, vous "m'interbolisez" en m'apprenant votre décision. On a déboursé bien du "cash" pour la "tripe" de Langevin. On aura une façon du maudit en arrivant à Ottawa lorsque les gens du chantier apprendront qu'on a fait pataque.

VICTOIRE.—Qui vous dit que Delorme ne consentira pas à passer Luc au bob ?

TILLEY.—Hum! hum! J'en doute fort!

JOHNNY.—Il y a Huntingdon qui se fourre le nez dans nos affaires. Il est toujours "gros manche" avec Delorme et il ne lui donnera que de mauvais conseils.

VICTOIRE.—Johnny, vous êtes certainement le plus fûté de la "crowd." J'aimerais beaucoup à vous garder en Angleterre. J'ai un "bargain" à vous proposer. Restez ici et je vous donnerai \$25,000 par année.

JOHNNY.—Ca, ça demande considération. Je ne dis pas que je refuse. Je vous donnerai ma réponse dans quelques jours.

Pour en revenir à l'affaire à Luc, dans le fonds je m'en fiche comme de l'an quarante. Seulement, les canadiens sont bien montés contre lui. Dans votre intérêt je vous aviserais d'écrire un petit mot à votre gendre lui disant de "shipper" l'homme au plus tôt.

VICTOIRE.—Assez sur ce sujet, donne moi donc des nouvelles de Mac.

TILLEY.—Mac, on n'en entend plus parler. Il n'est pas capable de "matcher" Johnny, c'est Blake qui est maintenant le coq dans le chantier des rouges à Bytown.

JOHNNY.—Pendant que Langevin était dans la cuisine, j'espère qu'il n'a pas fait de mauvais coups.

VICTOIRE.—Langevin! ne m'en parlez pas de cet homme-là. Ladébauche vous en apprendra de belles sur son compte. Imaginez-vous que la semaine dernière mon garçon de cour l'a bien surpris au moment où il allait se servir sans cérémonie dans mon pot à "sirage." J'ai eu la précaution d'avertir Delorme de ne pas le "sirer." S'il le fait il en paiera la façon.

JOHNNY.—Comme de juste, madame.

VICTOIRE.—Je suis dans un embarras très-sérieux. Se n'ai pas une "token" pour payer la "tripe" de mon gendre. Vous ne le croirez pas! Eh bien le voyage a coûté £2,000, et mon commis est assez "baise-la-piastre" pour offrir seulement £400. Je m'en adresse à vous Tilley, vous allez m'arrangerà n'est-ce pas ?

TILLEY.—Quoique nous ne soyons pas "flush" on ne refusera rien pour nous montrer gentils. Fiez-vous sur moi.

JOHNNY.—C'est ça, Tilley, envoie fort. Les "coppes" ne manquent pas en Canada. C'est un "bargain" fait; on paiera.

VICTOIRE.—Il commence à se faire tard. Je vais vous lâcher pour me retirer dans ma chambre à coucher. Bonsoir, messieurs, à la revoyure.

Je filai vers la cuisine pendant que Johnny et Tilley gagnaient la porte de devant pour sortir et se rendre à l'hôtel.

A la semaine prochaine.

Tout à toi.

LADÉBAUCHE.

CE CHER ANGE.

PERSONNAGES.

M. BOUTIBONNE, le mari de sa femme.

MADAME BOUTIBONNE, la femme de son mari.

LE JEUNE GUSTAVE, le fils de son père et de sa mère.

SCÈNE: UN INTERIEUR FORT BOURGEOIS.

M. et madame Boutibonne reviennent de la distribution des prix qui a eu lieu au collège de leur fils.

M. BOUTIBONNE, allongeant une taloche à sa progéniture.—Maintenant que nous sommes en famille, je puis te remercier de nous avoir dérangés inutilement, jeune crétin.

MADAME BOUTIBONNE, faisant la paire.—Dire que j'ai mis un chapeau neuf et une robe neuve!

LE JEUNE GUSTAVE, pleurant.—Je ne vous avais pas dit de venir.

M. BOUTIBONNE.—Est-ce que nous pouvions nous imaginer que tu n'aurais pas un tout petit accessit, ne fut-ce que le quinzième ?

LE JEUNE GUSTAVE.—Nous ne sommes que quatorze élèves dans la classe.

MADAME BOUTIBONNE.—Raison de plus.

LE JEUNE GUSTAVE.—D'abord, moi je suis sûr qu'on a fait une injustice. Le directeur du collège me déteste parce que je n'ai pas souscrit pour un cadeau le jour de sa fête.

M. BOUTIBONNE.—M. Pichegru est un homme intègre, je ne veux pas que tu attaques sa réputation. Tu es un cancre; voilà tout, et tu seras la honte de mes vieux jours.

MADAME BOUTIBONNE.—Que diront ta grand'mère, ton oncle et la marraine quand ils sauront que tu n'as rien eu ?

LE JEUNE GUSTAVE.—Est-ce qu'ils ne me donneront pas chacun une piastre comme l'année dernière !

MADAME BOUTIBONNE.—Non, bien certainement.

M. BOUTIBONNE, après un moment de réflexion.—Mais je ne veux pas que tu sois le déshonneur de ta famille. (Bas à sa femme.) Comme nous serions les premiers punis, j'ai mon idée. (Il lui dit quelques mots à l'oreille.)

—Tu as raison.

—Gustave, prends dans ma bibliothèque ce prix que j'ai obtenu jadis quand j'étais au collège. Mets sur la tête cette couronne qui a ceint mon front, et suis-moi chez les membres de la famille; surtout je te défends de me contredire en quoi que ce soit. Ce que je vais faire, c'est pour qu'on ne dise pas que dans la génération des Boutibonne il y en a eu un qui, une année, n'a rien obtenu à la distribution des prix de son collège. Suis-moi.

Ils arrivent chez la grand'mère. M. BOUTIBONNE.—Grand'mère, nous sommes bien contents.

LA GRAND'MÈRE.—Je devine ce qui cause ta joie.

MADAME BOUTIBONNE.—Notre fils a eu le premier prix de récitation. Ce cher ange est adoré de son maître, qui prétend qu'il n'y a pas deux élèves comme Gustave.

M. BOUTIBONNE, essuyant une larme.—Ah! je suis bien fier d'avoir un enfant pareil.